

# io

Numéro 03 / Mensonges — La République — Ulysse — Le porteur d'histoire  
Chienne de vie — Emmanuelle Vo-Dinh — Jean Vilar — Lettre au premier acteur



**ON NOUS MENT**  
— par Maya Crale —

**Un spectacle inédit, d'une finesse remarquable, dans un lieu magique. Tout y est vivant, même les auteurs !**

La seule façon de changer les choses, c'est de commencer à imaginer qu'elles puissent être autrement. »  
Véronique Bellegarde commande à six jeunes auteurs européens six textes ayant pour thème le mensonge public. Nicoleta Esinencu (Moldavie), Joseph Maria Miró (Espagne), Yánnis Mavritsákis (Grèce), Davide Carnevali (Italie), Frédéric Sonntag (France), Christian Lollike (Danemark) se prêtent au jeu et composent six histoires féroces, déjantées et cruelles. Le pouvoir de l'argent, la corruption, la manipulation par la peur, la crainte sécuritaire, l'écologie face à la politique, la politique face aux médias. Les spectateurs sont brinquebalés de jardin en jardin, de cloître en cloître dans ce magnifique domaine de la Chartreuse. À chaque texte un nouveau lieu. Il s'agit d'une « mise en espace », les acteurs ont donc le texte en main, et cette contrainte de la lecture, loin de retirer au spectacle, réussit le défi improbable de valoriser autant les comédiens que l'écriture. Grâce à cette distance imposée par la lecture, un espace précieux s'installe entre

acteurs et spectateurs : l'espace pour rêver. Les écritures ont chacune son identité propre, mais elles ont en commun une approche subtile, implicite, qui ne pose pas de contexte défini, pas d'évidences mais des situations flottantes, prises de biais, qui créent souvent un sentiment d'étrangeté, de dangerosité.

“  
**Au cœur d'un art vivant et plein d'avenir**

Le thème du mensonge public n'est jamais abordé frontalement (excepté dans le dernier texte sur l'écologie) mais avec une forme d'ironie toute particulière et extrêmement délicate. Le musicien qui joue et mixe ajoute à ce sentiment d'anormalité. Il y a de l'absurde dans tout cela ! (« Le champ des miracles au royaume des cons où tu peux planter des petits billets de banque et des pièces de monnaie. ») Rien n'est moralisateur ni didactique ; ce thème brûlant est abordé avec beaucoup de finesse et d'humour. Comme « par en dessous ». C'est presque à la fin de chaque « vignette » que l'on se dit : « Ah, ça parlait de ça ! »  
Tout confère à ce spectacle une sensation de vie et d'iné-

dit. Les jeunes auteurs vivants, certains présents à Avignon, et qui ont même écrit ces textes pour Avignon, le jeu des acteurs plein de vitalité, les espaces extérieurs irremplaçables, l'âme des lieux étonnement opportun, le vent dans les arbres, l'ombre et le soleil, les vieilles pierres, les fortifications du château d'à côté, les oliviers. On se sent au cœur d'un art vivant et plein d'avenir. On se dit que l'écriture contemporaine a encore de beaux jours devant elle.  
Un moment fort, dans l'amphithéâtre qui jouxte l'église, le président vient voir une journaliste, la nuit, en clandestin, sous une pluie battante (fond sonore « pluie battante ») et lui fait promettre d'écrire à la une de son journal du lendemain « LE SOLEIL BRILLE » pour apporter de l'optimisme à un peuple en crise. Il joue sur la crédulité populaire et sur notre pouvoir à imaginer, à s'aveugler. À la fin de la scène, elle quitte le plateau, et ses cheveux, dégoulinant de sueur de ce soleil d'Avignon écrasant, nous font étonnamment penser à quelqu'un qui aurait pris la pluie... Quand l'illusion théâtrale sublime le mensonge public !  
Les acteurs, Quentin Baillot, Christophe Brault et Odja Llorca, sont formidables. Forts, denses, fantasques et dangereux.

— FOCUS —  
**MENSONGES**

**UNE LEÇON DE THÉÂTRE IN SITU**  
— par Guislaine Foiret —

**Dans le cadre exceptionnel de la Chartreuse de Ville-neuve-lez-Avignon, Véronique Bellegarde signe un hymne à l'éphémère de la représentation.**

Plus que jamais peut-être, l'occasion nous est donnée ici de commenter une représentation, c'est-à-dire la présentation d'une œuvre à un public dans un espace et un temps bien précis. Ce lieu, c'est la fascinante Chartreuse de Ville-neuve-lez-Avignon, cadre et outil du Centre national des écritures du spectacle et principal lieu de résidence d'artistes et d'auteurs en France. Ce temps, ce sont les 42e Rencontres d'été, qui vivent leur vie autonome ni trop près ni trop loin de l'effervescent festival avignonnais. Véronique Bellegarde y développe une proposition in situ autour de six courts textes dramaturgiques commandés à de jeunes auteurs européens. Six œuvres sur le thème du mensonge : celui de l'argent et de la corruption, celui de la mémoire et de son récit, celui de la sécurité, celui de la religion, celui de l'information. En écho au plus beau mensonge qui soit : celui du théâtre et de la représentation. Celle qui se déroule sous nos yeux a été pensée pour l'espace même de la Chartreuse. Le travail est entamé depuis

longtemps, et l'équipe a déjà eu l'occasion de proposer des lectures de cette œuvre collective dans d'autres lieux. Mais ici, dans ce cadre d'exception et sous une chaleur zénithale accablante, Véronique Bellegarde a pensé une forme déambulatoire, invitant le spectateur à suivre les comédiens dans six espaces différents du monastère (un jardin clos, les coursives du cloître, la chapelle du Mausolée papal, l'église et le poulailler).

“  
**Étrange et passionnant mélange de l'artifice et du réel**

Le premier tableau de ce parcours est assez décevant, malgré toutes les qualités d'un texte moldave à l'humour grinçant. L'espace d'action se trouve contraint par la présence de pupitres sur lesquels les comédiens ont posé le texte qu'ils ne connaissent pas encore par cœur, et délimité par deux parasols qui les gardent de l'insolation. On croit d'abord à une simple lecture interprétée par des comédiens heureusement très expressifs. Mais ce premier tableau se révèle a posteriori le marchepied d'une représentation qui prend merveilleusement son envol. Étrange et passionnant mélange de l'artifice et du réel.

De lieu en lieu et le public à leur suite, les comédiens évoluent et jouent le texte à la main. C'est une trace et un indice de l'état d'avancement de leur projet : le spectateur assiste ici à une étape de travail. Le spectacle va bientôt continuer sa route, dans d'autres lieux, loin de la Chartreuse et de ses pierres d'exception. Mais ce texte tenu en main est aussi le signe matériel du jeu, du théâtre, de l'artifice, du mensonge. Il participe à creuser encore un peu plus l'écart entre la vérité de l'in situ (avec pour seul décor la réalité d'un environnement qui précède la représentation) et ces œuvres du mensonge.  
Il en résulte quelque chose d'extrêmement cinématographique : comme si un mystérieux réalisateur avait pensé et trouvé avec bonheur le lieu, l'angle et la lumière où poser ces actions. Le traitement du son fait lui aussi appel au même art : on sonorise les voix, on ponctue ou souligne l'évolution dramatique d'effets sonores. Déroutante, cette représentation l'est avant tout par son caractère d'évidence. L'évidence d'avoir su trouver et créer l'alchimie significative des textes, des lieux et des interprètes.  
Elle redit le sens du lieu, de l'espace et de la scénographie comme élément essentiel de la représentation. Et elle le fait paradoxalement en utilisant le réel pour décor.



© Philippe Delacroix

**MENSONGES** DIX PIÈCES AUTOUR DU MENSONGE PUBLIC (DURÉE 2H)— MISE EN SCÈNE VÉRONIQUE BELLEGARDE  
4 > 7 JUILLET 2015 À 11H — PARCOURS DANS LA CHARTREUSE

**COULISSES**

**Hall de la Chartreuse, un banc. « I'm in your hands », me dit Josep Maria Miró, jeune dramaturge catalan.**

« Je viens de Barcelone et c'est ma première fois à Avignon. Je suis dramaturge et metteur en scène. J'ai deux autres projets qui se jouent en ce moment même au Grec Festival à Barcelone, c'est une semaine intense. J'écris en catalan. Laurent Gallardo a traduit plusieurs de mes pièces en français, dont "Le Principe d'Archimède", "Nerium Park", qui est donné en lecture le 8 juillet au théâtre des Halles, et "Le Collaborateur", forme brève que j'ai écrite à la demande de Frédéric Sonntag. Les pièces n'ont pas été écrites pour la Chartreuse, mais ça fonctionne à merveille. Ma pièce s'inscrit dans un vieux bâtiment chargé de résonances et d'histoire, un lieu de mémoire, ça retentit bien ici.  
Quand j'écris, j'essaie d'éviter les évidences, de garder un sens ouvert. C'est le spectateur qui clôt l'histoire avec sa propre expérience et son imagination. Ma pièce parle des configurations de la mémoire, du "pacte biographique" par lequel chacun recompose son histoire avec des vérités multiples, des mensonges et des secrets. En Catalogne, plusieurs présidents ont été atteints de maladies dégénératives, le président actuel est atteint d'Alzheimer. C'est fort, avoir eu la responsabilité de tout un peuple et perdre la mémoire. Les possibilités d'interprétation sont multiples, il revient au spectateur de spéculer et de construire sa propre mémoire de la pièce, justement.

Mon programme ? Lundi je vais voir "Un Poyo Rojo" dans le OFF, mardi "Le Roi Lear" de Py, mercredi je vais assister à la lecture de ma pièce. Il y a plein de choses à voir à cette grande fête du théâtre. Toute l'équipe est logée ici, dans les cellules des prêtres, j'adore ! »

**Café adjacent. Philippe Sazerat, directeur technique et concepteur lumière, parle avec passion de son métier « de l'ombre ».**

« C'est très particulier, le travail de la lumière dans un spectacle en extérieur et un lieu historique éclairé naturellement. La seule lumière artificielle ajoutée, c'est dans l'église, car le merveilleux projecteur qu'est le soleil entre par nef béante, il a fallu contrecarrer l'effet de contre-jour en renforçant les visages des acteurs par des projecteurs. Le travail en plein air comporte des incidences particulières, la lumière est constamment en mouvement, cela donne des jeux d'ombre et de lumière intéressants. Véronique Bellegarde, avec laquelle je travaille depuis des années, a choisi les espaces, mais il a fallu composer avec différents paramètres comme l'orientation du soleil, qui éclaire les comédiens avec intensité ou par une simple lueur, de face ou de biais. Au niveau du son, il y a eu un équilibrage très précis à faire pour chaque lieu, en particulier dans l'église à cause de la résonance énorme. Dans le jardin du Procureur, il a fallu composer avec un tas d'incidences, le vent, le bruit du sac plastique sur le visage de la comédienne.  
En ce moment, j'ai deux spectacles qui se jouent à Paris, j'y retourne dans deux jours. C'est une des rares fois en trente-cinq ans que je ne vais pas vraiment faire le festival. J'ai tout fait, le IN, le OFF, dans toutes les conditions possibles.  
Nous, les directeurs techniques et les régisseurs, sommes des gens de l'ombre. Notre travail est rarement mentionné alors qu'il est fondamental dans le processus créatif et pour la réussite d'un spectacle. Et ce sont des métiers passionnants, complexes, indispensables, et pas toujours bien considérés. J'aimerais donc en profiter pour rendre hommage à tous mes camarades techniciens de France et de Navarre. »

Propos recueillis par Pénélope Patrix

NOUS NE CÉDERONS PAS AU CHOIX D'ŒUV

RES FACILES. LE SIROP LAISSE DES NAUSÉES.

**OFF** LE PORTEUR D'HISTOIRE

DE ALEXIS MICHALIK  
4 > 26 JUILLET 2015 À 22H30 — **THÉÂTRE DES BÉLIERS**

**EN ROUE LIBRE**  
— par la Jaseuse —

Alexis Michalik, désormais auteur et metteur en scène à succès, plusieurs fois récompensé aux Molières en 2014, s'installe en Avignon dans sa deuxième maison qu'est le théâtre des Béliers, pour y présenter une nouvelle fois la création qui a mis le public et la presse à ses pieds : « Le porteur d'histoire ».

Un plateau dépouillé, juste quelques accessoires sans grande envergure éparpillés çà et là. Cinq comédiens en tenue neutre, comme surpris en pleine répétition, nous font face. La matière de base du travail de Michalik est bien là, disposée et façonnable. Tout commence avec la simple et banale histoire de Martin Martin, à la fois personne et chacun d'entre nous, traversant la France au volant de sa voiture pour se rendre à l'enterrement de son père. Rapidement la petite histoire personnelle rencontre la grande. Elles se mélangent et tourbillonnent dans un foisonnement incontrôlé de vies qui nous perd quelque peu tant les pistes se multiplient. Les comédiens endossent tant bien que mal une cohue d'illustres inconnus et de personnages célèbres, souvent peu crédibles et précipités par le rythme de la pièce. Les mimes approximatifs et le manque d'exigence dans la direction physique des acteurs peinent à convaincre lorsqu'il s'agit de faire apparaître sur scène l'atmosphère inquiétante d'une tente bédouin ou bien les secousses d'un avion déchainé en plein vol. Michalik a tout de même, il faut le reconnaître, l'art et le mérite de tisser dans les fibres de notre histoire des fils sortis de son imaginaire de manière si habile qu'on accepte d'y croire sans se poser de questions. De trésors en sociétés secrètes, « Le porteur d'histoire » interroge notre besoin de fiction dans le récit de nos vies, intention malheureusement noyée dans un ensemble brouillon et fragile.

**MAGIQUE**  
— par Le Théâtre Côté Coeur —

Qu'est-ce que l'histoire ? Avec pour seul décor cinq tabourets, deux portants chargés de vêtements, un grand tableau noir, Alexis Michalik nous interroge sur le sens que nous donnons à cette notion et nous emporte dans un récit épique et tourbillonnant qui nous fait voyager dans le temps et dans l'espace, là où la petite histoire rencontre la grande.

Au cours de multiples allers-retours dans les époques se croisent les destins d'une trentaine de personnages, tous emportés de près ou de loin dans la quête d'un trésor. Les cinq comédiens changent de personnage avec fluidité dans ce récit à tiroirs qui nous parle avec romantisme de l'occupation de l'Algérie par la France. La force et le talent de conteur d'Alexis Michalik, Molière 2014 du meilleur auteur francophone et du meilleur metteur en scène, sont de multiplier les pistes et les formes de récit. On se demande où les comédiens vont nous emmener, si l'on connaîtra la fin de l'histoire racontée par tel ou tel, et emporté par le mouvement tout prend sens progressivement pour mieux rebondir. Au passage, nous avons croisé Alexandre Dumas, une mère et sa fille toutes deux mystérieusement disparues, Marie-Antoinette, deux frères séparés par l'Atlantique, Delacroix et une certaine Adélaïde.

Certains esprits puristes protesteraient contre la vraisemblance historique. Qu'importe. Le souffle épique et l'enthousiasme de la troupe l'emportent. Le succès rencontré dans le OFF depuis 2012 et à Paris depuis trois ans ne se dément pas. Ce sont désormais plus de quinze comédiens qui vivent l'aventure du « Porteur d'histoire » et racontent cette belle et magique histoire à un public à fois fidèle et renouvelé.

Laissez-vous surprendre par les méandres du récit et les multiples rebondissements de cette quête littéraire.

**AVEC MENTION !**  
— par Bernard Serf —

Quelque quinze jours après le baccalauréat, les candidats malheureux à l'épreuve de philosophie seraient bien inspirés de passer par le jardin Ceccano : sur de simples bancs de pierre ou de bois, bercés par le chant des cigales et dans un cadre enchanteur, ils découvriraient que la philosophie, bien au contraire d'une épreuve, est une leçon de vie. Et la leçon, pendant les trois semaines du festival, c'est la République. Celle de Platon bien sûr, revisitée et réinterprétée par Alain Badiou. On connaît sa radicalité. On sait l'inlassable contempteur du capitalisme qu'il n'a jamais cessé d'être. On découvrira ici sa truculence, le mordant de sa traduction, sa permanente ironie. Bref, un Socrate moderne. Ce qui, convenons-en, tombe plutôt bien, vu qu'il y a quand même un peu de Platon dans tout cela !

Ce n'est pas à proprement parler un

spectacle, c'est une lecture faite par de jeunes acteurs et des amateurs. Passé la première gêne due à la différence de savoir-faire des protagonistes, on se laisse gagner par l'enthousiasme qui se dégage de ces voix qui se répondent et s'interpellent, qui s'apostrophent et se contredisent.

Pour cette première représentation – pardon : première leçon ! –, saluons le travail réalisé par Didier Galas, qui a su insuffler à ce collectif l'énergie et l'envie de nous faire partager cette pensée engagée, toujours sur la brèche, et qui s'interroge en permanence sur la place de l'homme dans la cité. C'est dense mais pourtant léger, c'est savant mais jamais ennuyeux, c'est drôle et profond à la fois. Dans ces temps de disette intellectuelle, cette petite heure corsucante est un véritable bain de jouvence.

Tu l'auras donc compris, citoyen-festivalier, nous t'encourageons vivement à soutenir cette République-là.

**AGORA**  
— par Ivan Morane —

C'est une idée généreuse que de proposer dans ce 69<sup>e</sup> festival, chaque jour à l'heure où le soleil est à son point de culmination, une pensée qui est à son zénith !

Quels plus forts et essentiels propos, en effet, sur la justice et la république que ceux qui sont tenus dans « La République » de Platon ?

Mais, au jardin Ceccano, c'est « La République de Platon », d'Alain Badiou – qui fit grand bruit lors de sa sortie, en 2012 –, qui est lue et jouée par de jeunes élèves acteurs de l'Érac, auxquels se joignent quelques amateurs – au sens le plus noble du terme.

En 50 minutes, dirigés par trois metteurs en scène aux parcours divers et iconoclastes – Valérie Dréville, Didier Galas et Grégoire Ingold –, ils livrent, de jour en jour, les différentes pages de l'ouvrage de Badiou, dans lequel il ne s'est pas contenté

d'une nouvelle traduction de Platon. Le parcours théâtral, politique et philosophique d'Alain Badiou force l'admiration, et cette transmission des idées de Platon à travers des références contemporaines permet à tous les spectateurs d'entrer facilement dans la pensée de Socrate – même s'ils n'ont pas encore lu les ouvrages de Platon (ce que j'encourage toutefois tous les spectateurs à faire avant de se rendre à ces lectures ; leur plaisir n'en sera que décuplé !).

En dehors d'une sonorisation qui ne permet pas une écoute confortable du texte dans un environnement relativement bruyant, et à cause de laquelle on perd souvent des mots importants, problème qui devrait se régler, on participe avec plaisir à ces échanges dans ce jardin avignonnais devenu son agora, là où tous les citoyens peuvent donc entendre parler de politique et y réfléchir, comme en Grèce. En ces temps où la réflexion, la philosophie et les idées n'ont pas bonne presse, c'est une initiative qu'il convient de saluer.

**OFF** CHIENNE DE VIE

CHIENNE DE VIE\* / \*LIFE IS A BITCH –COLLECTIF LE BLEU D'ARMAND  
4 > 26 JUILLET 2015 À 12H — **THÉÂTRE DES CARMES**

**UN THÉÂTRE QUI AGIT**  
— par Guislaine Foiret —

Le principe est simple, il est même primitif : jouer, distribuer des rôles, désigner le bouc émissaire. Non pas le choisir mais le tirer au sort : absurdité de l'arbitraire.

C'est le public qui fait ce geste et détermine lequel des quatre comédiens endossera ce rôle et encaissera les « coups ». Puis tout s'enchaîne. Les comédiens prennent leur fonction et passent en revue, donnent à voir, les situations de vie où le couple bourreau/victime s'incarne. Violence physique et morale faite à un individu à qui l'on demande même de s'excuser d'être cette victime.

Et dans ce petit jeu tout le monde est impliqué, pas de « témoins », pas de spectateurs, puisque ce sont eux qui ont désigné la victime. Les comédiens n'en sont d'ailleurs pas vraiment, qui jouent et s'interpellent par leurs vrais prénoms. Aujourd'hui, c'est leur collègue « Nolwenn » qui est la victime, et ils lui donnent des claques en leur propre nom.

Le collectif Le Bleu d'Armand propose ici un théâtre du ressenti et démontre par le corps plus que par le discours. En contant, en comptant les lieux où s'actualise ce couple d'enfer structurant les rapports humains, les comédiens tentent de circonscrire la situation. Et donc de la contenir. C'est un théâtre qui agit : dire et faire ensemble, comme un principe rituel. La scénographie, superbe, est organique et matérielle : 1 800 litres de tourbe blonde recouvrent le plateau. La matière est concrète et souligne la performance au sens d'action.

Régulièrement, les comédiens interpellent le public, lui jettent un coup d'œil ou le fixent un instant, comme pour s'assurer de sa présence totale. C'est un regard qui cherche la complicité. C'est un regard qui vérifie aussi que tout le monde garde les yeux ouverts jusqu'au bout, jusqu'à l'insupportable. Le processus est en cours.

**INSOLENCÉ(S)**  
— par Rick Panegy —

Qui a dit que la bien-pensance avait définitivement balayé l'insolence ? Que l'incorrect avait été banni de la société, comme l'offense ? Oui, l'offense : celle qui n'est pas timide, qui n'est de nul autre parti que celui de la liberté et de la tolérance. Elle a encore sa place, quelque part. Dans l'art et le spectacle, assurément.

« Les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît. » Sauf que la limite est fine, à défaut d'être poreuse, entre la connerie et l'audace. Audiard le savait, le collectif Le Bleu d'Armand aussi.

Avec son « Chienne de Vie\* / \*Life is a bitch », il en fait la démonstration. Il s'engouffre dans les possibles de l'insolence et de l'humour noir, brandissant la satire ou le grotesque du cynisme comme armes du rire.

Une heure durant, les quatre compères explorent, avec énergie et plaisir, les travers des relations humaines, souvent dévoyées (constatent-ils) par une quasi-impossibilité à coexister. Par le jeu et par une succession de sketches filés, cadencé par des chansons créées par la compagnie, habilement séquencé par des ruptures de rythme inattendues, le spectacle dénonce autant l'habitude collective du « bouc émissaire » que la béatitude naïve de l'« aimez-vous tous ». « Chienne de vie » peut cependant dérouter par sa franchise, son outrance. Mais si chacun se laisse aller à rire de l'odieux, avec distance et second degré (au moins !), l'heure est agréable : tolérez alors qu'on y accumule les humiliations, les insultes, les coups, le rabaissement, le harcèlement ou les blagues sur les communautés (juifs, Arabes, handicapés, homosexuels...). Acceptez aussi qu'on pousse le vice jusqu'à danser sur du Patrick Sébastien.

Rien de prétentieux, rien d'autre qu'une spontanéité qui, sous couvert de guignolades entre amis, interroge les rapports humains, sans candeur ni sadisme, mais avec l'intelligence de celui qui ose l'ignoble pour le dénoncer en même temps qu'il s'en amuse.

# REGARDS

**OFF** ULYSSE NUIT GRAVEMENT À LA SANTÉ

DE MARIEN TILLET — COMPAGNIE LE CRI DE L'ARMOIRE  
5 > 14 JUILLET 2015 À 18H45 — **LA MANUFACTURE**

**POÉSIE ENIVRANTE**  
— par la Jaseuse —

Remettons les choses à leur place, trêve de niaiserie et de tradition intouchable. Ulysse n'était pas un héros mais un fourbe couard qui n'a pas hésité à sacrifier la vie de ses hommes pour échapper au Cyclope et aller se vautrer dans les bras tendus de Calypso. La belle Pénélope, de son côté, n'a raisonnablement pas pu attendre vingt ans comme une sainte le retour de son homme sans quelques pensées et écarts inavouables. Soyons clairs.

Marien Tillet offre un voyage incroyable à celui qui aura eu la curiosité de découvrir cet Ulysse. Seul sur scène derrière son micro, accompagné du guitariste virtuose Mathias Castagné, il se propose de nous conter une lecture sans fioritures ni complaisance de la célèbre « Odyssée » d'Homère. Bercés par un phrasé enivrant et un univers sonore inspirant, nous sommes embarqués sans

réticence sur le navire d'Ulysse, à l'approche du pays des Cyclopes, portés par les vagues dans la brume nocturne. La connivence naturelle entre les deux artistes donne naissance à une véritable odyssée musicale, la scène de la Manufacture se fait caverne, mer périlleuse et palais d'Ithaque. L'écriture sublimée par la diction impeccable de notre conteur coule sans difficulté jusque dans nos oreilles. Marien Tillet, terriblement charismatique, se fait tour à tour inquiet, sensuel et même érotique dans la lueur pourpre des rêves de Pénélope.

« Ulysse nuit gravement à la santé », par sa force de suggestion et sa poésie hallucinogène, nous fait le même effet qu'un roman épique : les images se succèdent dans nos imaginaires, les monstres côtoient les dieux dans cette petite salle de la Manufacture. Une évocation surprenante et revigorante dans la moiteur des îles grecques. Échappez-vous, c'est permis.

**SUBLIMÉ CORROSIF**  
— par Pénélope Patrix —

Le pari est culotté : raconter « L'Odyssée » en une heure chrono, et à Avignon (bon d'accord, en Avignon, puisque 89,8 % des festivaliers insistent, cf. le « faux chiffre » du numéro 1) en plus, où la quantité d'Ulysse peut, effectivement, « nuit[re] gravement à la santé ». Mais le pari est tenu, et le résultat est, à vrai dire, assez surprenant. C'est un spectacle original, hétéroclite, qui se présente comme un « concert épique ». Musique et voix s'y unissent pour proposer une variation détonante et irrévérencieuse sur la fameuse épopée « qu'on fait tous en sixième ». Ulysse « rame », se plante, n'entend pas les sirènes, traîne, Pénélope s'ennuie. Qu'on se rassure, ce n'est ni potache ni racoleur. Intelligemment, sans grande pompe, le duo dégonfle le mythe avec finesse et humour, et nous enivre de mots qui claquent et de sons

qui résonnent... Loin de la posture de conteur « traditionnel », Marien Tillet se fait successivement conteur, chanteur, slameur, farceur, poète et violoniste. Mathias Castagné interprète une musique douce et envoûtante, composée pour le spectacle. Le talentueux duo a rassemblé à partir d'improvisations de plateau des réminiscences et des bribes d'épisodes, qu'il triture pour en extraire le sublimé corrosif, autrement dit les attaques à la chair (pourquoi Pénélope ne jouirait-elle pas ?), les dépôts naux (les gloses bien-pensantes de l'épopée d'Homère cèdent la place à une énergie dionysiaque), les aseptisations posthumes (Ulysse est remis dans son rôle de héros imparfait, paumé, pas idéal mais très rusé). Mention spéciale au créateur lumière, Alban Guillemot, dont les talents d'illusionniste font sortir d'une lampe sur plateau nu tantôt un œil de cyclope, une lanterne balancée à une barque s'éloignant ou le visage lugubre d'un dieu fâché. Jubilatoire.

NOUS NE TENTERONS PAS NON PLUS D'ALLER [AU PUBLIC] AVEC DES ŒUVRES ABSCONSES.

LA QUESTION

— à Emmanuelle Vo-Dinh —

ÉTANT DONNÉ LE 4ÈME MUR, QUE SE PASSE-T-IL DERRIÈRE ?

Derrière le quatrième mur, des enfants jouent...  
Derrière le quatrième mur... « Écrire la vie. Non pas ma vie, ni sa vie, ni même une vie. La vie, avec ses contenus qui sont les mêmes pour tous mais que l'on éprouve de façon individuelle : le corps, l'éducation, l'appartenance et la condition sexuelle, la trajectoire sociale, l'existence des autres, la maladie, le deuil. Par-dessus tout, la vie telle que le temps et l'Histoire ne cessent de la changer, la détruire et la renouveler. » - Annie Ernaux, « Écrire la vie ».  
Derrière le quatrième mur, des jeunes adultes jouent...  
Derrière le quatrième mur... « J'ai voyagé un quart d'heure, j'ai volé après le tunnel, qui était beaucoup plus facile à traverser cette fois. Cette fois j'ai commencé dans les grottes de terre de mon enfance, au fond du jardin, puis j'étais sous une fine couche de terre que je pouvais traverser facilement. Je me suis levé et, après avoir passé à travers les herbes, je me suis retrouvé sur un plateau où il y avait une ville un peu genre Gaudi avec de grands... c'était une place où il y avait de grandes cathédrales qui avaient la même forme que mon chapeau. Sur la place elle-même il y avait des carrelages de

toutes les couleurs, un peu comme à Marrakech, même si je ne suis jamais allé à Marrakech. » - Lars von Trier, « Les Idiots » (journal intime).  
Derrière le quatrième mur, des hommes et des femmes respirent ensemble...  
Derrière le quatrième mur... Une « étrange petite république, si logique et si grave, si positive, si minutieuse, si économe et cependant victime d'un rêve si vaste et si précaire ». - Maurice Maeterlinck, « La Vie des abeilles ».

Emmanuelle Vo-Dinh est directrice du Centre chorégraphique national du Havre depuis 2012 et fondatrice de la compagnie Sui Generis. Elle crée pour le Festival d'Avignon « Tombouctou déjà-vu ».

**TOMBOUCTOU DÉJÀ-VU**  
04 > 08 JUILLET 2015 à 18h  
**THÉÂTRE BENOÎT-XII**

Demain la réponse de Thibault Amorfini.



© Olivier Bonnet

LE FAUX CHIFFRE

5

C'est le nombre de tonnes de psychotropes vendus dans les pharmacies d'Avignon pendant le festival.

HUMEUR

« L'HONNÊTÉTÉ ICI VAUT MIEUX QUE L'AUDACE », LIT-ON DANS UNE TRAGÉDIE DE SOPHOCLE. C'EST DU THÉÂTRE GREC.

— Le serpent sans plume —

I/O MICRO

@AMELIETLC —  
Lire @ChrisCandoni dans @IoGazette au bar du in :) et y voir @Toutelaculture mis à l'honneur!

@GLADSCOPE —  
Après Une vie sur mesure, C.Chapuis prouve encore une fois avec Au-dessus de la mêlée qu'il sait nous emporter dans ses histoires. #iomicro

@SOLUBLEPOISSON —  
No World / FPLL dans le IN: performance nulle. Rendez-moi mes 22€!!! #StopArnaque #iomicro

@PUCERONS —  
Être à Avignon aujourd'hui pour le taf et ne pas avoir le temps de voir un spectacle = frustration. Promis je me rattrape demain #iomicro.

@BERTRANDBRIE —  
Est, sujets à vif: texte et performance superbes sur la dépendance, à voir d'urgence ! #iomicro

@MONSIEURPROUST —  
Petit plaisir du jour, chaque jour : lire l'intégralité d'@IoGazette, rire devant son faux chiffre, la tribune de l'œil. Absolument tout.

@LHEURDUT —  
Les chatouilles, absolument immanquable (bis) #OFF15 #iomicro

—  
Twitter : #iomicro — @iogazette



— TRIBUNE —

POPULAIRE, VOUS AVEZ DIT POPULAIRE ?

— Par Rodolphe Fouano —

La question revient chaque été comme une tarte à la crème : Avignon est-il encore un festival populaire ? L'esprit de Jean Vilar y demeure-t-il ? Ces interrogations agitent la presse. Certains s'autoproclament héritiers de Jean Vilar quand d'autres crient à la trahison, à la récupération. Vilar définissait le « théâtre populaire » comme une « utopie nécessaire ». De 1947 jusqu'à sa mort, en 1971, il a cherché à Avignon, à travers les immenses aires de jeu en plein air, l'esprit de la scène élisabéthaine et du théâtre grec. Car si le théâtre est un « service public », selon sa fameuse formule, comme le gaz, l'eau et l'électricité, il doit être accessible à tous, tandis que des rencontres, en marge des pièces, le (ré)inscrivent au cœur de la cité. « Il faut savoir pourquoi on fait du théâtre et en déduction, il faut savoir pour qui », expliquait-il. Toutefois, théâtre « populaire » ne veut pas dire théâtre « prolétaire » : « universel », il s'adresse au « peuple entier », selon un idéal porté par Pottecher, Zola, Gémier et, avant eux, Hugo, le premier à avoir rassemblé les termes « théâtre », « national » et « populaire », en... 1831 !

Les temps ont changé. La composition sociologique de la population aussi. Il y a une vingtaine d'années, devenu tabou, le terme de « populaire » avait disparu. Peu l'employaient, a fortiori le revendiquaient.

« L'« élitare pour tous » d'Antoine Vitez résonne, avec parfois un glissement du « pour tous » à « pour chacun »... »

Le bouillonnant Philippe Torreton détonnait en clamant : « Il faut rendre le théâtre à la population. » La notion est aujourd'hui réhabilitée. Robin Renucci tout comme Stanislas Nordey sont passés par là. Christian Schiaretti également. Il ne faut pas en avoir peur : « populaire » n'est pas un gros mot !

Élargir la composition sociale des publics est l'objectif de ces utopistes. Sans sombrer dans le populisme. Sans vulgarité ni racolage. Et sans canassons, n'en déplaise à Bartabas... L'« élitare pour tous » d'Antoine Vitez résonne, avec parfois

un glissement du « pour tous » à « pour chacun »... Pour sa part, Olivier Py rêve d'un Festival d'Avignon au-delà des remparts, où a été construite la FabricA, magnifique outil sans budget de fonctionnement ! On relèvera en passant l'incohérence des pouvoirs publics à l'endroit du « populaire »...  
Enfin, en la matière, le prix des places compte, même si la tarification ne fait pas tout. Pour être populaire, le théâtre doit d'abord et surtout procurer de la joie, être une « fête », dans sa dimension de communion. Rousseau et Romain Rolland le savaient : l'ennui (fréquemment ressenti au théâtre !) est le pire ennemi du populaire. D'où la réintroduction des bals et des concerts, côté IN ; et de la parade, côté OFF.

Rodolphe Fouano est journaliste à L'avant-scène théâtre.

Demain la tribune de Amélie Blaustein Niddam de Toutelaculture.

LE DESSIN

SOUVENIRS D'UN LIBANAIS À PARIS

— par Mazen Kerbaj —



La revue en ligne du Rond-Point partenaire de I/O Site collaboratif, invités, débats, dossiers thématiques, vidéos, podcasts.

L'ŒIL

— Par Frédéric Boucaumont —

Un festivalier en goguette est ficelé sur un bûcher place du Palais. Tout cela à cause d'une rubrique dans I/O. L'hérétique croise l'univers du « plus grand théâtre du monde - 50<sup>e</sup> édition » et celui de la réclame. Brûlez-moi ! Pyrotechnie ! Comment osé-je ? Encore un argument, pourtant, par pitié, il fait déjà assez chaud. Dans les deux exercices, le pitch prime. Au moment de la vente, je veux dire. Formuler l'histoire qui donne envie d'aller jusqu'au bout est incontournable pour déclencher l'acte d'achat, et l'exercice pour présenter son spectacle ou fourguer sa pub télé est bien le même. Face à celui qui va faire le chèque et payer 300 000 euros son spot Persavon (une fille qui se baisse pour ramasser des savons intimes), ou face aux touristes en quête de la meilleure pièce d'Avignon (un couple sur un plan incliné) pour 12 euros, il faut être capable de « jeter » l'idée comme un as. Vous avez 10 secondes pour faire votre trou, pas plus. Au-delà, c'est trop compliqué, moins viral. Surtout, il ne faut rien détailler pour laisser à votre interlocuteur le loisir de se projeter, d'imaginer tout seul la suite et les circonstances de l'histoire. La mémoire est une fainéante, elle préfère repasser sur des préjugés connus. Mais bon, j'avoue, une fois le produit fini consommé, le message est quelquefois plus sophistiqué au théâtre (la vie, la mort, la métaphysique des caoutchoucs) que dans la com' (le savon qui vous essuie partout) : quand le public s'est installé, il y a plus de temps pour développer l'idée. N'empêche, la prochaine fois que l'on vous tend un tract, demandez le pitch. Ce sera toujours plus intéressant que les bénéfices vus et revus (« C'est formidable », « Un bon moment »), ce sera aussi un bon entraînement pour tous les comédiens qui rêvent de moins en moins secrètement de devenir créatifs dans la pub si le succès n'est pas au rendez-vous.



© DR

**I/O Gazette** — La gazette éphémère des festivals, www.iogazette.fr. Quotidien gratuit, ne peut être vendu.  
Editeur : I/O 73 rue des Vignoles 75020 Paris  
Maison : Jean Vilar, 8 rue de Mors, Montée Paul Puaux 84000 Avignon  
Mail : contact@iogazette.fr  
Directrice de la publication et rédactrice en chef : Marie Sorbier marie.sorbier@iogazette.fr — 06 11 07 72 80  
Directeur du développement et rédacteur en chef adjoint : Mathias Daval mathias.daval@iogazette.fr — 06 07 29 00 46  
Directrice artistique : Gilda Collette gilda.collette@iogazette.fr  
Ont contribué à ce numéro : Maya Craké, Gustave Foiret, Pénélope Patrix, la Jaseuse, Rick Paneqy, le Théâtre Côté Cœur, Bernard Sier, Ivan Morane, Emmanuelle Vo-Dinh, Pedro Kadivar, Rodolphe Fouano, Mazen Kerbaj, Frédéric Boucaumont.  
Photo de couverture : © Erwan Morère www.erwanmoreere.com  
N°03 / 7 juillet 2015 / ISSN en cours. Dépôt légal Juillet 2015. Imprimé par La Provence, 249 avenue Roger Salengro, 13015 Marseille  
PRINCIPAUX POINTS DE DISTRIBUTION : MAISON JEAN VILAR, CLÔTRE ST LOUIS ET LIEUX DU IN, VILLAGE DU OFF...



io

PROPOSEZ  
VOS CRITIQUES  
#IOMICRO

[WWW.IOGAZETTE.FR](http://WWW.IOGAZETTE.FR)

---

LA GAZETTE ÉPHÉMÈRE DES FESTIVALS  
AVIGNON 2015